

## Colloque FEP 2022 « Le malaise du sexuel dans le parler »

Autour : Gisela Avolio

### Sexualité et symptôme

Je remercie le comité scientifique d'avoir organisé ce colloque tant attendu.

Remerciements particuliers à Luigi Burzotta.

La présence du signifiant « malaise » dans le titre est, je considère, une manière appropriée de faire allusion au nodulaire de la doctrine psychanalytique. Non seulement parce que la psychanalyse fait partie du malaise dans la culture, car elle en est le produit et sans quoi elle n'existerait pas, mais aussi parce que cela nous rappelle que l'être parlant n'est pas non plus sans le malaise. C'est-à-dire qu'il y a un malaise qui nous est nécessaire, et non dans un sens masochiste, mais par l'inadéquation inexorable entre les mots et les choses, condition de l'existence du sujet de l'inconscient.

Nous savons que Freud découvre que la psychanalyse peut apporter quelque chose à la compréhension des symptômes, mais non à leur disparition, parce que ce qui reste toujours c'est la faculté de former de nouveaux symptômes de façon répétée.

Avec Freud, le symptôme comporte une énigme, et non un diagnostic. Avec Lacan, le symptôme apporte division et reste, et non unité. Et c'est justement sur cette division révélée par le symptôme que je voudrais partager quelques commentaires. Une division que je considère sexuelle, mais qui n'est pas identique, ni un équivalent exact de la logique binaire. Même si par plusieurs raisons ce glissement de sens ou superposition entre division et binarisme sexuel est facilité, je considère nécessaire qu'en tant que psychanalystes, nous essayons de faire l'exercice d'une distinction, et non pas parce qu'un concept soit plus vrai que l'autre, mais pour éviter que l'un ne soit subsumé ou absorbé par l'autre.

Le propre du discours de la science est d'exiger que l'unité du sujet soit indestructible. Et cette exigence d'unité est satisfaite par l'évaluation, la classification et le contrôle des corps. Paradoxalement, la diversité de classification donne de la consistance à cette illusion d'unité et au pouvoir de cette croyance.

De sa part, la psychanalyse, comme un poumon artificiel, essaye de donner lieu au sujet qui se présente comme scindé par rapport à l'inconscient. Une division *inguérissable* puisqu'elle nous cause, et de la quelle devient, un reste actif qui nous fait continuer à parler, tout en nous faisant, sans doute, souffrir.

Cette interrogation, ce manque apparent de sens, cette extranéité que le symptôme apporte comme le résultat du conflit psychique, est une rupture de l'unité indivise. S'il y a ici quelque chose d'indestructible ou d'invincible, ce n'est pas le sujet, mais le désir, qui situe à chaque fois le sujet par rapport à ce qui manque, à une carence, et non pas en raison de l'insuffisance ou de l'échec, mais par quelque chose dont on ne dispose pas à cause du défaut structurel duquel nous partons.

Alors, le symptôme comporte un aspect jouissant, mais aussi de satisfaction sexuelle, où nous pouvons lire une manière de métaboliser le désir ; un revêtement de ce désir qui permet de supporter en même temps sa pulsation et son insistance.

Il ne faut pas perdre de vue qu'il s'agit d'une division qui est du ressort de la psychanalyse. C'est une division produite par le désir, avec son caractère fuyant et divers, qui nous est présenté comme déjà articulé du fait de ne pas être articulable. Je crois que cela nous permet de nous orienter par rapport au sexuel et au malaise actuel.

La psychanalyse, comme nous la pratiquons, n'a pas la prétention de donner un nouveau sens à la vie dans la culture, en attribuant aux choses un ordre correcte, même sexuel. Parce que ce que la psychanalyse met en évidence est l'existence de l'inconciliable, que par sa pratique de discours quelqu'un puisse comprendre la différence et l'accueillir sans en renier, qu'il puisse savoir y faire avec ce qui lui manque et inclure l'énigmatique du désir, en le différenciant de la volonté, si ancrée dans les figures du moi autonome des subjectivités actuelles.

Si nous partons de la construction logique qu'il n'y a pas de rapport direct entre savoir et sexe, cette division est ce qui nous permet de dire que le sexuel nous enlève de la compréhension pure. Et donc, qu'avec le sexe on perd un peu la raison ! La découverte freudienne est ce qui anticipe que la sexualité doit être appréhendée dans le terrain des pulsions et non dans celui du savoir. Non pas par l'ignorance des fonctions biologiques, mais parce que dans le sexe il y a quelque chose d'énigmatique qui lui confère son caractère traumatique.

De manière telle que le sujet -et c'est ce que nous avons appris avec les Trois essais- n'est pas nécessairement « cisgenre », et qu'à sa naissance il n'est pas assujéti à son sexe. En tout cas, cet assujétissement au sexe, cette sexualisation de la différence organique, aura lieu à partir du passage des temps constitutifs et de « certaines conséquences psychiques de la différence sexuelle anatomique ». Il n'y a pas de solution seulement en termes de genre. Encore plus si on comprend que masculin, féminin, trans, bisexuel, etc...., ne sont pas des prédicats qui qualifient. Ils ne nomment, peut-être, que les manières de faire quelque chose avec la sexualité, car finalement, chacun s'investit avec les signes du sexe qu'on se trouve poussé à signifier.

Si la division que je présente était équivalente au binarisme sexuel, on pourrait soutenir la supposition que le deux tend au un, considérer que le masculin et le féminin sont des complémentaires. Or, la psychanalyse soutient exactement le contraire, puisque ce n'est pas dans la confrontation dyadique entre l'homme et la femme où le sujet trouve la différence sexuelle, mais dans son rapport à la tercité symbolique qui indique que les sexes sont incomplets. S'il y a un lieu où le sujet trouve sa vérité est dans l'objet (**a**), qui met en question la bisexualité et qui est le lieu de la différence maximale.

D'où il est possible de conclure que, même en défaisant la barrière entre les sexes et qu'ils n'étaient plus deux, cela ne suffirait pas pour diluer la division supposée pour chaque sujet de la manière de résoudre personnellement la question de la différence sexuelle. Autrement dit, qu'il n'y a pas de savoir qui recouvre le sexuel.

Dans ce sens, je trouve utile un apport de Norberto Ferreyra (1), lorsqu'il dit qu'en psychanalyse, pour le sujet la question n'est pas « qui es-tu ? » -ce qui serait de l'ordre de la connaissance-, mais « que veux-tu ? ». Ce qui mène à la dimension du « che voui ? » de Lacan. En suivant ce fil, je crois que le sujet trouve une réponse par le sexe dans la dimension du désir et non de l'être.

J'entends une jeune fille de 15 ans qui dit -très angoissée- *je ne sais pas ce que je suis... si un garçon trans, ou une fille*. Malgré se trouver très mal à l'aise avec ses seins, elle s'habille comme une femme pour des situations sociales. Elle rejette l'aspect féminin et érotique de son corps, et en même temps elle est amoureuse de quelqu'un qui se reconnaît comme un garçon, et devant qui elle se montre comme une *fille*. Dans l'avatar qu'elle fait pour ses profils des jeux vidéo, elle choisit de se montrer neutre, ou parfois comme un garçon. Elle dresse des listes d'un *être* possible : garçon trans ; garçon de son genre (cis) ; fille pas

de son genre qui peut ne pas être trans ; ou bien fille de son genre (cis). Avec ces classifications, elle veut trouver une piste pour la guider dans son être. Elle dit qu'elle *sait* avec certitude et dédain que quelque chose *est déjà perdue à jamais, l'utilisation de ses organes génitaux pour le plaisir sexuel, elle ne ressent pas*, et elle ne va jamais ressentir du plaisir dans ses organes génitaux féminins, *cette partie est morte parce qu'elle ne se sent pas une fille*. Il lui suffirait de savoir *que suis-je ?* Les masques possibles de l'hystérie semblent couvrir le refus de la castration, mais pas parce qu'elle cherche à se reconnaître comme un garçon trans, ce qui serait le glissement de sens possible si on superposait division et binarisme, mais parce qu'elle se concrétise dans l'annulation de tout rapport envers le sexuel, elle s'incarne dans ce fait d'*être sexuellement morte* à cause de son manque de pénis. Ainsi, et comme elle le fait entendre par ses dits, elle ne perd pas seulement sa sexualité (ne pas ressentir), mais elle perd également sans sexualité (elle est morte).

Son père, suspendu dans la nostalgie à cause de la mort à la naissance d'un enfant mâle –avant de la naissance de l'analysante -, lui dit, par rapport à sa préoccupation sur ce « que suis-je ? », « *que pour lui c'est la même chose... ce qu'elle voudra sera ce qu'il voudra* ». Il désire ce qu'elle désire, et alors, il y a quelque chose qu'elle vit comme *perdue pour toujours* ; la chose perdue n'est pas seulement cet enfant mort, mais aussi le désir de ce père envers sa fille vivante.

Au fil des séances, l'apparente difficulté de ne pas savoir ce qu'il faut être devient une énigme qui, en tant que telle, comporte une rupture. Lorsqu'elle fantasme sur le fait de se faire nommer ou de s'habiller en garçon, elle se sent très mal, parce que cela pourrait mettre mal à l'aise à beaucoup d'autres. « *Que faire ?* ». Elle s'aperçoit qu'elle *trompe* (par exemple, en s'habillant) pour se protéger de ce que les autres pourraient en penser ; elle découvre qu'elle *fait semblant d'être une autre chose*. On ne sait pas encore quelle est l'altérité qu'elle prétend. Il est possible que quand ça arrivera, quelque chose de l'hétéro objectant la bisexualité -l'Autre sexe comme différent, n'importe pas lequel, mais un autre- entrera en fonction discursive.

En attendant, ce nouveau symptôme signale l'existence du sujet dans l'affirmation du doute « *que faire pour ne pas se sentir mal ?* » Cela insinue un bord, une coupure, que c'est la rupture de cette indivision que les classifications de l'être protégeaient. Je devine une nouvelle division, non binaire, mais

sexuelle, liée au désir, recouvrant la dignité d'un malaise qui permettra éventuellement une transformation en une autre chose.

---

#### Bibliographie

S. Freud. Conférence nro 23. « Voies de formation des symptômes ». Ed hispamérique. Argentina.

J. Lacan. La subversion du sujet. Écrits. Ed Siglo 21. Barcelona

(1) N. Ferreyra. Transmettre la transmission. Ed. Kliné. Argentina.

Traducción Silvia Wahl